

En finir avec la « valeur économique »

 blogs.alternatives-economiques.fr/gadrey/2013/07/14/en-finir-avec-la-%C2%AB-valeur-economique-%C2%BB

Ce texte, rédigé il y a deux ans, est, c'est une exception sur ce blog, de type théorique (mais très court, pour compenser, et en plus publié en juillet pour limiter la casse), avec des références académiques, etc. De quoi faire fuir les lecteurs. Mais il se peut qu'une minorité d'entre eux ne le trouve pas totalement abscons.

Je pense depuis longtemps qu'il faut se débarrasser de la notion théorique de « valeur économique ». Mais qu'est-ce que c'est ?

Lorsque des économistes passés ou présents se réfèrent à la « valeur économique », c'est toujours pour expliquer la formation et le niveau des prix. On peut lui faire dire d'autres choses, mais elle parle d'abord des marchandises et de « l'essence » supposée de leurs prix, qu'il s'agisse de la théorie dite de la valeur utilité, de celle dite de la valeur travail, ou de toute autre (dont la « valeur économique de la nature »).

Selon moi, ceux qui, dans l'histoire, ont inventé telle ou telle théorie plaçant la valeur économique au cœur de leur approche des prix, des salaires ou des profits, l'ont toujours fait en pensant que cela pouvait « servir les intérêts » de telle classe sociale, ou de tel système de « valeurs » au sens moral et politique. Ils ont mis au point des « explications » spéculatives ou essentialistes que l'examen de la construction sociale des prix devrait conduire à refuser. En essayant de faire découler l'analyse des prix d'une « idée » de valeur économique postulée (l'essence des prix), ils empruntent une démarche « idéaliste », au sens philosophique du terme.

Je constate d'abord, école par école de la galaxie hétérodoxe, que Keynes et les keynésiens n'ont pas besoin d'une valeur économique pour penser les prix et les salaires, ni les institutionnalistes, ni les conventionnalistes, ni les régulationnistes, ni René Passet dans sa somme récente, etc. Mais ce qui m'a conduit à remiser au placard mes croyances antérieures, car j'y ai cru, c'est la découverte, dans les années 1990, de la sociologie économique et notamment de celle des marchés, de l'anthropologie économique, de la « socio-économie », de l'économie des règles et des conventions, etc.

Veillez pardonner la liste très universitaire qui suit, mais elle correspond vraiment pour moi à une rupture. La lecture de Karpik, Callon et leurs proches, de Jean-Daniel Reynaud, Granovetter, Boltanski et Thévenot, Favereau, Eymard-Duvernay, Salais, Orléan, Caillé, Fourquet, Vatin avec le livre collectif « évaluer et valoriser », Lebaron sur les croyances économiques, m'a ouvert des horizons. Je me suis dit que pour comprendre les marchés et les prix, ces gens-là, ignorés de la plupart des économistes, avaient plus de billes théoriques (mais aussi plus d'observations concrètes de ces phénomènes sociaux que sont les marchés, leurs cadres et leurs acteurs) que ceux des économistes qui spéculent sur la valeur économique à partir de concepts non soumis à des allers et retours avec les pratiques observables. Y compris parce que ces concepts et les raisonnements qu'ils fondent sont invérifiables ou non falsifiables par l'observation.

Prenons la théorie dite de la « valeur travail ». Une chose est d'affirmer que toute richesse économique (produite dans la sphère de l'économie marchande et monétaire) a pour origine le travail, ce qui est une tautologie vu qu'il faut du travail dans toute production de cette sphère. Une autre est de prétendre : la valeur économique de toute marchandise produite, celle autour de laquelle les prix (ou les valeurs d'échange observables) auront tendance à graviter si la concurrence fonctionne (curieuse hypothèse quand même quand on sait que la concurrence est toujours « faussée » parce qu'elle est toujours un rapport de forces), c'est le « temps de travail socialement nécessaire » à la production.

Tous les travaux de sciences sociales que j'ai cités conduisent à réfuter cette affirmation, tout autant d'ailleurs qu'ils réfutent la théorie néoclassique des prix d'équilibre. Selon ces travaux, il n'existe ni valeur économique comme essence des prix, ni main invisible, mais des acteurs et groupes en relation, des cadres et des métriques ou « formules » pour leurs calculs à visée marchande, des normes, et des rapports de pouvoir omniprésents. La valeur économique n'a aucun intérêt, aucune consistance, mais en revanche les processus sociaux de « valuation » sont cruciaux pour comprendre la formation des coûts, des prix, des salaires et des profits, et ils sont

présents à tous les stades de la conception, de la production et de l'échange.

Les (rares) écologistes qui croient ferrailler avec la théorie de la « valeur travail » en tentant d'établir une loi de la « valeur nature » sont à mon avis dans la même impasse. Ils feraient mieux de laisser tomber l'idée d'une essence des prix s'ils veulent y voir clair dans le prix de l'essence... et plus généralement dans la construction sociale des « valeurs » (non économiques) de la nature et de ses composantes ou systèmes, et dans les processus sociaux aboutissant aux prix des ressources naturelles, lorsque prix il y a.

Les prix (et les choix de production et de consommation), les salaires et les profits résultent de processus sociaux et politiques souvent conflictuels qui font intervenir des « valeurs sociales » hétérogènes et des institutions, des classes, groupes et réseaux sociaux, loin du simplisme aussi bien de la théorie néoclassique que de la théorie de la valeur travail ou de la valeur nature. Il faut en finir avec cette notion de valeur économique qui nous a fait perdre le Nord des « rapports sociaux » de production, de consommation et d'échange, authentique apport du marxisme, mais apport qui suppose de faire de l'analyse des rapports sociaux concrets, situés, à la fois conflictuels et conventionnels, etc. Donc de faire de la sociologie, de l'anthropologie et de l'histoire des pratiques économiques aboutissant à des coûts, à des prix, à des salaires, et à des profits.